

## Métro-Boulot-Dodo

1<sup>ère</sup> sonnerie. Silence. 2<sup>ème</sup> sonnerie. Je me lève et sors de ma chambre. Je me fais un café, croque un croissant et je vais sur le balcon. J'allume une cigarette. La neige crève doucement sur le trottoir, dégueulant une bouillie noirâtre au contact des passants. Je me demande si je dois reprendre un café ou en griller une autre. Je rentre, refait couler un café et rallume une cigarette. Je m'habille en vitesse, fais 2-3 allers retours de brosse à dent et claque la porte. Dans ma boîte aux lettres, un papier me déclare que Jésus m'aime. Les témoins de Jéhovah ne lâchent jamais l'affaire, même avec Bernard comme concierge. Je le salue en quittant le hall. Je l'aime bien Bernard. Ancien des paras, regard dur, coupe en brosse, tatouages flétris sur le bras gauche. Il a fait toutes les guerres. Il a laissé une partie de son cerveau sur les dunes du Koweït ou dans les ruines du Kosovo. Toujours gentil et serviable mais une fois je l'ai vu pointer son flingue sur des scouts qui cherchaient à vendre des cookies.

La gueule béante du métro me digère. Je prie pour qu'il n'y ait pas de suicide ou de colis suspect. Des contrôleurs délestent 150 € d'un couple de touristes chinois ne comprenant rien à la situation. J'attrape de justesse une rame. À ma droite, une vielle tremblotante. À ma gauche, un cadre HEC mention cocaïne parle bruyamment dans son oreillette. Je regarde devant moi et soudainement mon cerveau se coupe.

Au milieu de cet océan lugubre, un ange aux cheveux noirs de jais mâche son chewing-gum en feuilletant un livre. Nez en trompette, pommettes roses, elle a un grain de beauté sous la bouche qui vient ennoblir une mâchoire tracée. Sa chevelure tombe sur ses épaules dans un désordre savamment étudié. La belle inconnue porte un chemisier que vient recouvrir une veste en cuir élimé. Son collant est légèrement effilé au niveau du genou gauche et elle arbore une paire de rangers écaillé. Le métro vomit un flot de voyageurs. Quand il repart, elle tourne la tête et j'aperçois 2 yeux d'un bleu subtilement délavé. Un regard pétillant, un peu de tristesse, un peu de rage... Elle ressemble à celles qui ruinent les vies ou les subliment. Mécaniquement, je me lève de mon siège. Je ne sais pas ce qui m'arrive. 3 mètres, 2 mètres, 1 mètre, j'arrive au bord du précipice. « Salut, je... », je n'ai pas le temps de finir ma phrase, qu'un clochard édenté accompagné de son chien vient m'interrompre. Il m'explique que « les temps sont durs », que « les croquettes ça coute chère » et que « Macron c'est un enculé ! ». Hypnotisé par la beauté incandescente à mes côtés, je donne un billet de 20 € par erreur. Quand je m'en aperçois, j'entends une sonnerie et les portes se referment. J'ai seulement le temps de surprendre ma belle anonyme sur le quai avant que la machine recommence sa marche infernale. Revigoré par sa bonne prise, le mendiant entame un concert d'harmonica sous les aboiements de son bâtard.

J'arrive au travail à 9h07. Mon 2<sup>ème</sup> bus a renversé un livreur Uber Eats place d'Italie. J'allume l'ordinateur. Je remplis une feuille Excel quand Olivier me demande de venir dans son bureau. Il me dit que je suis un élément à haut potentiel mais que je manque « d'assertivité » ; je dois changer mon « mindset ». Sa bouche débite un flot moitié anglais moitié novlangue que je ne comprends pas. J'acquiesce doucement, obnubilé par la figurine de Mickey trônant sur son bureau.

Je dois prendre sur moi, « la santé de l'entreprise passe avant tout ». Il me demande de rester 1 heure de plus. J'accepte. C'est étrange. D'ordinaire je m'imagine hilare, uneagrafeuse à la main et les morceaux de sa cervelle baignant dans une flaque écarlate. Mais là rien. Je pense à

la fille de ce matin. Impossible de la sortir de ma tête. Je revois encore son visage sur chaque icône de la suite Windows. Ce n'est pas professionnel.

À midi, je sors m'acheter un sandwich. Attablé en terrasse, je me concentre sur mon poulet-tandoori quand je la revoie. Assises, 3 tables devant, l'inconnue du métro boit un allongé en tirant sur une Vogue. Elle dessine au pastel sur un carnet. Je n'y crois pas, je pensais la revoir uniquement dans mes rêves. Je dois lui parler. J'arrive à sa table, je lui tends la main et heurte la tasse de café en même temps. Le breuvage noir se répand sur le papier. Elle me lâche un « Connard ! » tout en jetant son mégot sur moi ; elle prend ses affaires et part en trotinant. Je passe le reste de la journée à me maudire devant mon écran. Le temps ne s'écoule pas et Caroline me parle des nouvelles étagères en salle de pause.

Je termine à 19h et part rejoindre le « Hindenburg » ; chimère entre le bar de motard, le casino clandestin et le cabaret. Ça sent la mort, ça pue la peur mais on s'y sent bien. Je m'installe au comptoir, salue Hakim et commande un Gin Tonic plus un autre d'avance. J'ai presque fini mon 1<sup>er</sup> verre quand le 2<sup>ème</sup> disparaît. Je me tourne sur la gauche, la fille du métro sirote mon verre à la paille en me regardant. Quand elle le repose elle me demande : « t'en as pas marre de me suivre ? ». Je lui réponds qu'elle aurait dû exiger depuis longtemps une ordonnance d'éloignement. On commence à parler. J'obtiens enfin son nom, Julia, prononcé à l'italienne. Née au Liban, elle travaille comme dessinatrice pour une boîte d'édition. Elle me montre son carnet qui sent fort le café, elle est plutôt douée. On fait une partie de fléchette. Je perds sévèrement et on change de bar.

On échoue dans un endroit moins macabre rue Beaubourg. Le phisio manque de nous recaler. Je lui parle un peu de moi, on rigole du clochard de ce matin. Tout d'un coup, le videur nous dit de partir car on dérange la table d'à côté. Elle lui dit qu'on s'en va bientôt, le temps de finir notre verre. Pas convaincu, il attrape Julia par le bras. J'arrive à l'écarter et on commence à s'éloigner. Je vole une bouteille de champagne sur le comptoir, elle fait un doigt d'honneur et on s'enfuit sur le boulevard. Essoufflés et frigorifiés, on s'assoit dans un kebab défiant toutes règles sanitaires. Elle me prend une frite, je lui en prends 3, elle me balance ses oignons au visage.

Ragaillardis, on décide de rentrer. On marche côte à côte sur le pont d'Austerlitz. Elle s'accroche à mon bras et blottit sa tête contre mon épaule. Je n'avais jamais remarqué à quel point Paris était beau la nuit. Elle me raconte l'histoire d'un accrochage qu'elle a eu en voiture mais ma tête est ailleurs. Je repense à cette mère qui jouait avec son fils dans le métro ce matin. Je me rappelle du geai qui vient manger ses graines chaque jour sur mon balcon. Je repense à mon père, qui faisait du 130 sur la départementale pour nous déposer à l'école à l'heure ma sœur et moi. Elle demande pourquoi je souris, je ne réponds pas et la serre contre moi.

On arrive à son étage, elle me propose de rentrer. On boit encore quelques verres, on trinque à la santé du videur. On fait des parties de Mario Kart. Je gagne. Exténués, on finit par s'endormir l'un contre l'autre sur le canapé.  
3<sup>ème</sup> sonnerie. Réveil.